

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 99 (1996)

Artikel: Les noms de lieux de Montsevelier

Autor: Barré, Nicolas

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684449>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les noms de lieux de Montsevelier

par Nicolas Barré

La toponymie, qui s'intéresse aux noms de lieux, est une science exigeante lorsqu'elle se veut sérieusement menée. Elle a pour objet principal l'étude de mots dont le temps a le plus souvent effacé toute signification et elle requiert, à ce titre, une formation de philologue. D'autre part, les lieux-dits sont les témoins d'un passé révolu et leur analyse demande des compétences d'historien¹.

Cette contribution débutera par une présentation théorique de la démarche du toponymiste, puis se poursuivra par l'étude du nom de la commune de Montsevelier et de quelques-uns de ses lieux-dits.

AUTANT D'ÎLES À DÉCOUVRIR...

Pierre Chessex, au début de son petit – mais exceptionnel – ouvrage intitulé *L'Origine et le sens des noms de lieux*², nous propose de partir à la découverte d'une île supposée déserte. Il faut alors s'y installer, bâtir une maison, commencer de cultiver des terres. Surtout, un de nos premiers soucis sera de donner des noms aux différentes plages, vallées, montagnes et terres cultivables. On crée alors des lieux-dits afin de désigner différents endroits avec précision et de les distinguer les uns des autres. Puis ces noms se fixent progressivement et se transmettent de génération en génération, en se transformant parfois au gré de l'évolution de la prononciation. On les reporte même, avec plus ou moins de précision, sur une carte topographique. Un jour enfin, on découvre sur notre île un village peuplé d'indigènes dont la langue, bien sûr, nous est étrangère. On tente alors de la comprendre et on adopte même certains de leurs toponymes, en s'efforçant également de les reporter sur des cartes afin d'en fixer la trace, sans cependant trop savoir comment les écrire...

Cet exemple, simple en apparence, dévoile déjà tous les enjeux de l'évolution des noms de lieux au fil du temps. Depuis leur naissance, ils ont subi les évolutions phonétiques et dialectales communes à la plupart des mots : on ne les prononce plus de la même façon qu'il y a plusieurs siècles et le patois a cédé la place au français. Surtout, ces noms de lieux ont été fixés sur des plans cadastraux et sur les premières cartes nationales, il y a plus d'un siècle, par des géomètres et des cartographes qui, n'étant pas de la région le plus souvent et ne saisissant pas nos idiomes,

allaient commettre moult erreurs dans la mise par écrit de ces lieux-dits, déformant les mots qu'on leur prononçait en patois et les adaptant à leur propre langue³... Il nous faut donc toujours remettre en question les formes écrites (les graphies) que le temps et les cartes de géographie nous ont léguées, afin de tenter de retrouver le toponyme originel qui se cache derrière celui, travesti, que nous avons sous les yeux.

Remonter ainsi le temps nécessite une démarche particulière de la part du toponymiste s'il veut que les résultats auxquels il aboutira soient sérieux. Voici quelques-uns des principaux efforts méthodologiques qu'il lui faudra fournir au cours de sa recherche.

MÉTHODOLOGIE

Les travaux d'Ernest Muret

Tout d'abord, il doit se souvenir qu'Ernest Muret, savant étymologiste et philologue spécialisé dans la toponymie, a parcouru dans la première moitié de ce siècle toutes les communes de Suisse romande et recueilli leur patrimoine onomastique. Le résultat est un fichier colossal conservé au *Glossaire des patois de la Suisse romande*, à Neuchâtel. Muret, qui allait poser les bases de la recherche toponymique moderne, ne s'est pas contenté de recueillir les noms de lieux des différentes communes. Il a également retranscrit de manière phonétique la prononciation, faite par un témoin local, de ces derniers et, lorsqu'il en avait le temps, il a complété ses prospections par des recherches dans les archives locales. Le plus souvent, il va jusqu'à nous proposer une explication toponymique. Il est donc important d'avoir connaissance de ces précieux documents qui fournissent une base de travail essentielle.

L'importance des documents historiques

Ensuite, il est nécessaire de recueillir la tradition graphique, c'est-à-dire de recenser le plus grand nombre possible d'attestations écrites des toponymes d'un village grâce à des recherches approfondies dans les archives communales⁴ et, en ce qui nous concerne, dans les prestigieux fonds des *Archives de l'ancien Evêché de Bâle*⁵, à Porrentruy. Ce travail de longue haleine nous permet au fil des documents consultés (reconnaissances de terres, urbaires, terriers, actes fonciers, propriétés des grandes institutions religieuses de l'ancien Evêché de Bâle, etc.) de retracer l'histoire de l'empreinte graphique des mots, en retrouvant la manière dont on les avait reportés par écrit et transformés au fil du temps.

Cette étape exige une bonne pratique de la lecture de textes anciens écrits tant en français qu'en allemand ou encore en latin. De plus il faut être très méticuleux dans sa quête, dans le déchiffrement des graphies des noms de lieux et repérer toute évolution de celles-ci. Notons enfin que les toponymes peuvent avoir une origine fort lointaine, remontant à des temps immémoriaux, préceltiques ou celtiques, ou plus communément à l'époque romaine, mérovingienne ou encore au Moyen Age. Sans parler de ceux qui se sont formés à l'époque moderne...

Le rôle du témoignage oral

Après ce long travail, on se doit absolument de recueillir la tradition orale en rencontrant un témoin local ayant une bonne maîtrise du patois et connaissant, si cela est possible, les toponymes de sa commune et leurs divers emplacements. C'est là une denrée rare et, pour Montsevelier, ils ne sont plus que quelques-uns à pouvoir se prévaloir de telles qualités. Nous avons quant à nous travaillé avec Monsieur Alfred Chételet. Ce dernier avait une exceptionnelle connaissance de la situation foncière de son village⁶ pour avoir été, pendant de nombreuses années, le conseiller communal chargé du dicastère des forêts. Il nous aura été précieux pour situer la plupart des lieux-dits que nous avions répertoriés et nous éclairer sur le sens de quelques-uns. La pratique du patois se faisant toujours plus rare, il deviendra au fil des années de plus en plus difficile de pouvoir récolter les dernières traces de la tradition orale (c'est actuellement le dernier moment).

La configuration des lieux

Enfin, il convient de bien connaître les lieux, d'avoir à l'esprit le référent : configuration du site (terrain en pente ? lumière ou ombre ? etc.), nature du sol (terre de bon ou de mauvais rendement ? terre humide ou sèche ? etc.), environnement (forêt, champ, jardin, verger, habitat). L'exploitation d'indices topographiques et de caractéristiques du terrain pourront nous fournir de précieuses hypothèses d'explication au moment où nous tenterons d'interpréter les toponymes.

Les difficultés de l'interprétation

C'est alors seulement que nous pourrons tenter de donner un sens à nos lieux-dits, sur la base des matériaux que nous aurons patiemment collectés. Cette étape finale se basera sur une analyse objective de tous

les renseignements que nous aurons à disposition. Plus ces derniers seront nombreux et plus les chances de parvenir à un résultat fiable seront réelles. On pourra s'appuyer dans notre quête sur quelques manuels, en particulier celui de Chessex, déjà cité, mais aussi ceux de Jaccard⁷ ou de Bossard-Chavan⁸ qu'il faut cependant utiliser avec circonspection (explications sommaires ; erreurs d'interprétation ; peu de noms jurassiens). Il y a surtout le *Glossaire des patois de la Suisse romande*⁹, édité par l'institut de même nom, véritable encyclopédie des idiomes régionaux romands, qui pourra nous venir en aide très souvent. En ce qui concerne les dialectes jurassiens, on pourra puiser de précieux éléments dans le *Dictionnaire des patois de l'Ajoie et des régions avoisinantes* de Simon Vatré¹⁰, tout en l'utilisant avec prudence.

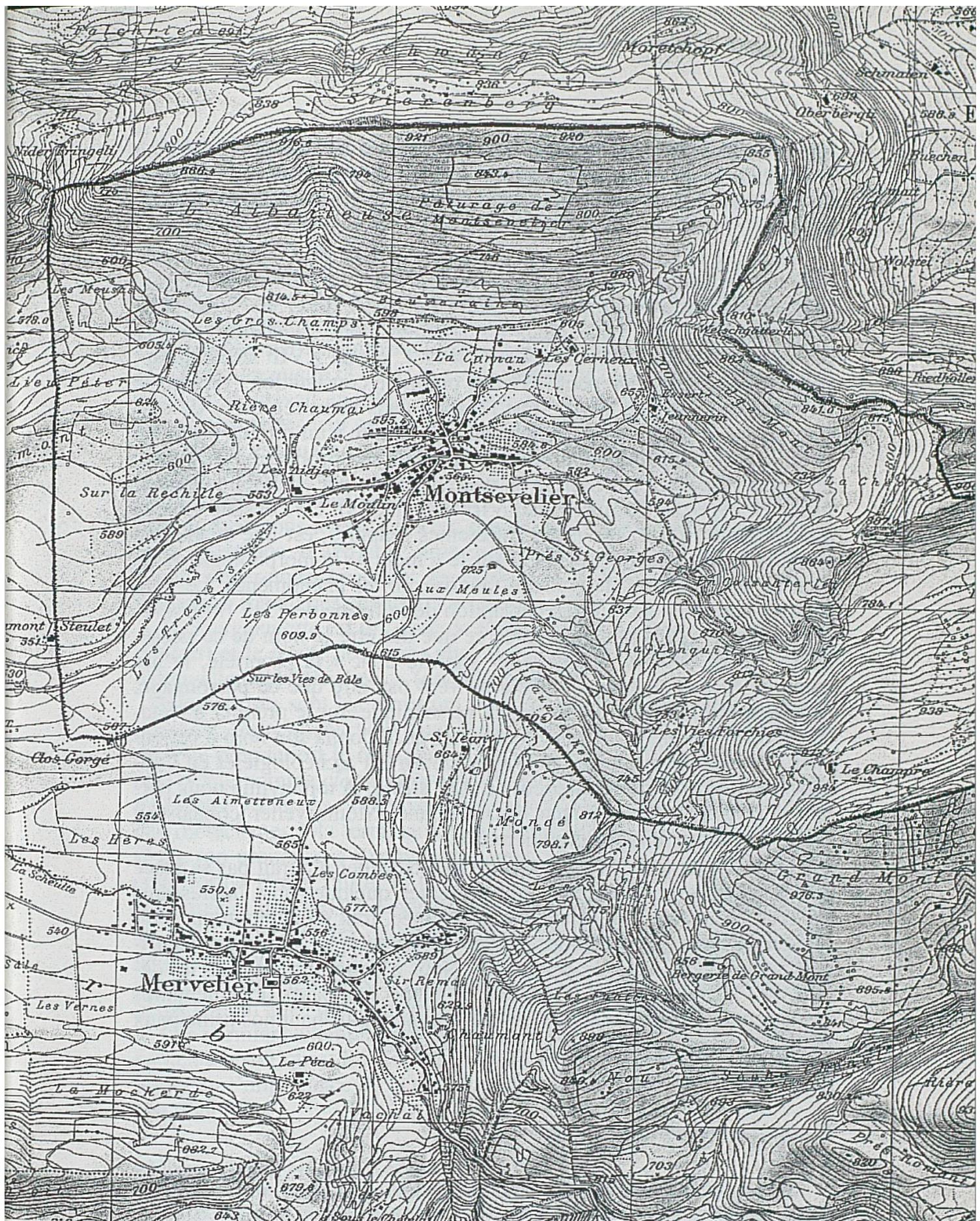
Vouloir travailler trop rapidement est la première et principale erreur à ne pas commettre. La recherche toponymique requiert beaucoup de patience et un grand esprit d'analyse, toujours motivé par une volonté critique de prendre en considération toutes les données à disposition et de ne pas choisir la facilité...

Il ne faut pas se contenter d'expliquer les toponymes mais également les classer afin d'en tirer des conclusions dépassant les simples considérations étymologiques. On peut définir une liste alphabétique de ces termes, mais elle n'apportera que peu d'éléments nouveaux. Un classement chronologique sera bien plus intéressant : cet exercice difficile décrira les modifications des structures paroissiales puis communales, celles des cultures, l'étendue progressive des terres cultivables au détriment de la forêt ou encore l'apparition d'activités protoindustrielles. Le choix le plus raisonnable reste cependant celui qui consiste à regrouper tous les toponymes dans des familles lexicales, donc de manière sémantique : relief ; animaux sauvages ou domestiques ; évocation de l'eau ; activités rurales et agricoles ; qualité des terres ; protoindustrie ; forêts ; titres et propriétés ; éléments d'origine ecclésiastique ; chemins, routes et sentiers (cf. l'annexe).

L'EXEMPLE DE MONTSEVELIER

Le village de Muzzo

Venons-en à présent à notre exemple : les toponymes de Montsevelier. Cette commune du Val-Terbi est intéressante à plus d'un titre. Notamment par son grand nombre de noms de lieux répertoriés au fil des siècles (plus de cent cinquante) et, surtout, par sa frontière communale (plus des deux tiers de sa longueur) avec des régions germanophones : nous voulions avant tout savoir s'il y avait eu des échanges



Extrait de la carte topographique au 1 : 25 000 de cette région.

toponymiques avec les villages alémaniques environnants et s'il était possible de percevoir une pénétration de germanismes dans les lieux-dits de Montsevelier, ce qui n'allait finalement que rarement se révéler être le cas...

Avant d'étudier quelques lieux-dits particuliers, analysons la formation du nom même de la commune, *Montsevelier*. La plus vieille attestation que nous trouvons est celle de *Muzivilir* (datée de 1136)¹¹, suivie de *Muziwillare* (1139). Sans toutes les nommer, nous signalerons encore *Mussevelier* (1317) et *Moncevelier* (1462). C'est au XVII^e siècle qu'apparaît *Montsevelier*. On peut faire une première constatation : ce nom se termine par le suffixe *-velier*, très répandu dans notre région¹². Ce suffixe, dérivé du latin *villare*, prouve qu'on a affaire à un titre de propriété et est le plus fréquemment précédé du nom de son propriétaire. De plus, les noms composés sur la base de cette particule ont été habituellement formés à l'époque carolingienne (VIII^e-IX^e siècles). On constate ensuite que le *Mont-* actuel, au vu des différentes graphies, est une adaptation moderne calquée analogiquement sur le « mont » (la morphologie de ce coin de pays entouré de collines favorise un tel phénomène). Le nom français actuel est en fait une corruption de la forme de 1317 (*Mussevelier*). Celle-ci est la plus proche de ce que dut être le nom de ce possédant : *Musso*, *Muzzo*. *Montsevelier* signifie donc « la propriété, le hameau de *Musso* ou *Muzzo* ». Cela ne veut pas dire que ce personnage, certainement d'origine ou de langue germanique, fut le premier à s'établir dans la région, mais on peut affirmer qu'il donna son nom à cet endroit à l'époque carolingienne. Sans recourir à l'archéologie et en l'absence de tout document antérieur au XII^e siècle, la toponymie nous permet d'affirmer qu'à l'époque carolingienne, Montsevelier connaissait déjà une sérieuse implantation humaine.

Une étude de tous les lieux-dits de Montsevelier n'aurait pas sa place ici. Nous nous contenterons d'en présenter quelques-uns, intéressants par leur formation, leur sens ou leur destinée, tout en démontrant comment de fausses interprétations peuvent se produire lorsqu'on est insuffisamment prudent dans ses démarches. Nous n'entrerons pas dans les détails de l'analyse ni dans la citation de toutes nos bases documentaires ou de travail, puisque nous avons déjà énuméré plus haut nos principaux outils de recherche ainsi que les fonds consultés.

L'appui des documents écrits

Les premiers exemples que nous présenterons prouveront l'importance du travail sur la tradition écrite et la recherche d'attestations anciennes dans des documents d'archives.

Il y a tout d'abord le *Clos Leuchut* : la famille Lachat est une des grandes familles de Montsevelier et on pourrait être tenté de rapprocher notre toponyme de ce patronyme ; l'attestation *Es cloz l'oeuchut* (1698) nous permet cependant de mettre en rapport ce nom de lieu avec le mot *oeuche* « petit jardin, clos ».

La Jenquelle nous a quant à elle longtemps posé problème et nous doutions du sens que certains prêtaient à ce lieu-dit, à savoir « beau pouplage des marais, jonquille ». L'analyse de l'évolution de ce mot nous faisait passer par les formes *Genquelle* (1769), *Jenchelle* (1728), *Jaquelle* (1728), *Jacquelle* (1709) : il s'agit en fait de la propriété d'un certain *Jacques*. Il arrivait en effet, dans notre région, que des possédants donnent à leurs terres leur propre prénom, après l'avoir féminisé.

A *tieuffe* est quant à lui une déformation de la forme *a Köeuf* (1698) : ce mot, dérivant de l'allemand *Küfer* « tonnelier », a subi plusieurs transformations phonétiques pour finalement aboutir au patois *tcheufèt*, *tieufet*, dont nous avons ici, avec *tieuffe*, une variante. C'est là une des rares mentions d'activités protoindustrielles que les toponymes de Montsevelier nous rappellent. En effet, la plupart de ces derniers font référence au travail des champs et au monde rural.

La *Languematte* est un « pré de forme allongée » (en allemand : *lang* et *Matt*) et le *Novlé* des terres vues il y a plusieurs siècles comme étant « nouvellement défrichées » (*novales* en latin).

NOMBREUSES sont les terres qui ont conservé le nom d'un ancien propriétaire. Nous allons vous citer deux exemples de ce phénomène courant. Le premier est le *Lieu pêtre* : ce terme semble obscur mais un texte de 1765 le nomme *clos du Lieu Petter*. Il s'agit donc du jardin d'un certain *Peter* « Pierre ». Il arrive fréquemment que, dans le Jura, on fasse des rhotacismes à la terminaison des noms de famille d'origine germanique (on prononce « *Buchwaldre* » pour *Buchwalder*), ce qui explique cette forme *Pêtre*. Enfin, le *Crât Maré* rappelle le nom d'anciens propriétaires et non pas la dénomination « d'un mauvais crêt, marécageux au bas ». En effet, les documents fonciers (1698 : *les pièces appartenantes à Monsieur Maré*) nous prouvent que la famille Maré, de Delémont, a notamment possédé des terres à Montsevelier. Celles-ci ont perpétué le nom ainsi que la mémoire de ces anciens possédants.

Ces premiers exemples auront montré l'intérêt d'un travail sur les documents historiques. Les toponymes que nous évoquerons à présent dévoileront l'importance de la tradition orale pour l'étude des lieux-dits de nos régions.

L'apport de la tradition orale

Certains termes patois que tout un chacun ou presque connaît apparaissent ici ou là : *En la fanne* (1698 : *Champs de la femme*) reprend le

mot patois désignant « la femme » ; *L'arbre épine* désigne quant à lui « l'aubépine ».

D'autres noms de lieux commencent par la particule *chez le*, toujours suivie du sobriquet d'une famille (le patois aime en donner aux principales familles de nos villages) : *chez l'Patra* fait référence à une famille du village, tandis que *chez Yades* était la terre d'un certain « Claude ».

Les églises possédaient souvent des terres que les gens désignaient comme étant des possessions ecclésiastiques. Partant, le *Pré au chire* est donc le « pré au curé » (attention à ne pas y voir le patois *chire* « riche ») et *la chaiverie* était une terre appartenant au *clavier*, ancienne dénomination du « sacristain ». On n'emploie plus, à présent, ces deux derniers termes pour désigner le sacristain et ses terres. Cela a pour conséquence qu'on prononce faussement, à Montsevelier, ce mot *chaiverie* et on le déforme en « chèvrerie », croyant qu'il s'agit là d'un endroit où les chèvres paissaient. Voilà une belle illustration des mécanismes qui peuvent présider à des modifications, des évolutions ou des disparitions de nos toponymes.

Le patois a également fourni au monde agricole d'importantes strates lexicales (vocabulaire des outils, des terres et de leurs qualités, des activités agricoles, etc.) et a donc influencé la toponymie rurale. Pour preuve *La Cornan* qui ne fait pas référence à un ruisseau aux amples méandres (*corbe nant*) mais qui désigne plutôt une « langue de pré s'avancant en pointe dans un terrain d'une autre nature, tel que champs, forêts » (ce mot est un des nombreux dérivés de *la corne*, dont il s'est rapproché par sa forme). *La Corte ran* est quant à elle « un petit sillon, un champ de petite dimension ». Il n'y a pas que l'aspect des terres qui sert à former des toponymes, mais aussi leur rendement, leur productivité. A ce titre, *la marchière* est une « mauvaise terre » (et non pas le « marché »).

Des terres à la morphologie tourmentée et de rendement divers

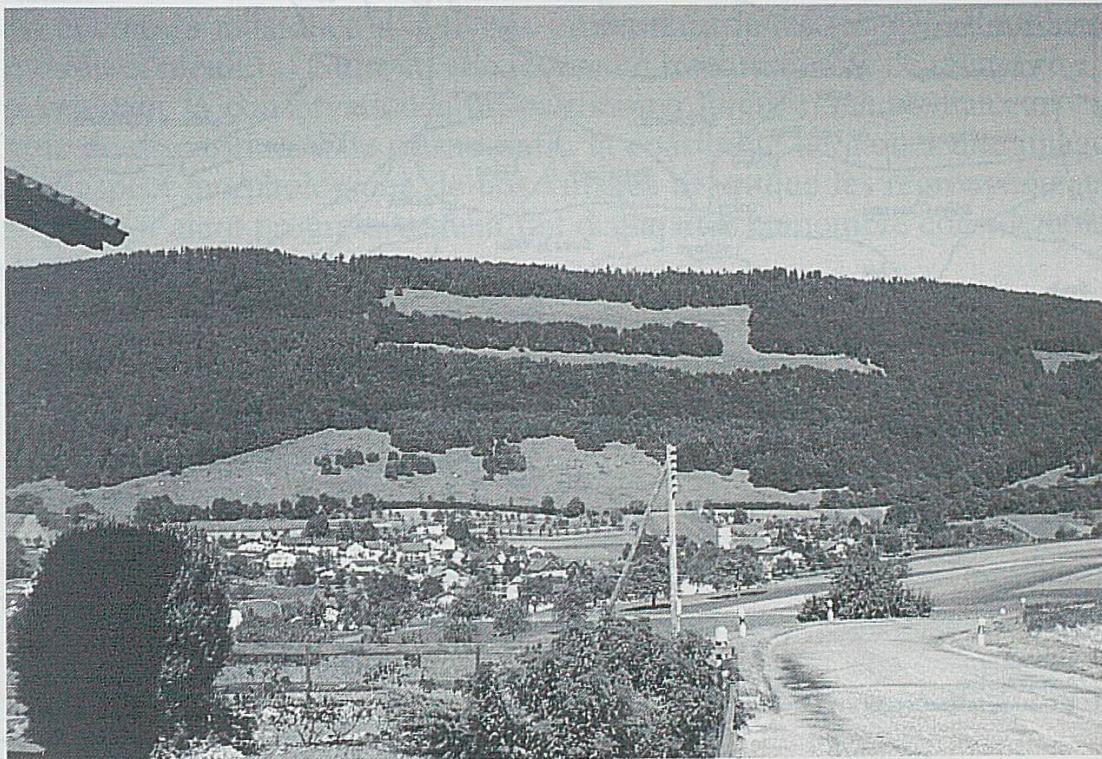
Nous terminerons en exposant quelques toponymes prouvant la nécessité de connaître la morphologie des lieux et combien le fait de situer une terre, de la savoir à l'endroit ou à l'envers, de bon ou de mauvais rendement, permet de donner un sens aux toponymes.

La peute rive est une mauvaise terre, en dévers : *rive* signifiait « bords » et *peute* était un mot patois provenant du latin *putidus* « qui pue », puis « hideux, laid, dégoûtant ». Comme nous l'a affirmé notre témoin, « cette terre porte bien son nom » !

Les Travers sont des champs allongés (qui portent ce même nom depuis 1570) placés de biais relativement à l'ordonnancement des terres qui les entourent, ceci pour diminuer les effet de la pente et mieux exposer au soleil les cultures.

Les Meusas, eux, sont situés à l'extrême nord-ouest du territoire communal et désignent « le coucher de soleil » ou plus précisément l'endroit où on le voit se coucher depuis le village (patois *meussaint* = *meucie di s'raye* « coucher de soleil »). Il y avait peut-être au village un paysan qui, parlant de ce champ, le désignait du doigt à ses camarades et, pour que ces derniers le localisent, leur disait : « regardez, il est là haut, là où le soleil se couche ». Nous venons d'assister à la création de ce toponyme répertorié depuis 1698 dans les actes fonciers !

Nous évoquerons encore un pâturage, qui domine Montsevelier au nord, dont la forme est particulière. Celui-ci, qui était appelé *Les Tchaimpois* (le lat. *campus* « la plaine » a donné naissance au mot français *le champ*, ayant pour dérivé patois *tchaimpois* « pâturage, pacage, alpage ») a perdu cette dénomination au profit d'une autre, plus immédiatement accessible à des oreilles francophones : *le pâturage de Montsevelier*. Là ne s'arrête pourtant pas son évolution puisque nous avons pu entendre des jeunes gens du village lui donner, en raison de son aspect, le nom de *machine à coudre* ! En quelque sorte et à leur façon, ils ont agi comme ces lointains ancêtres qui, eux, devinaient plutôt dans le profil de leurs propriétés la silhouette d'un animal ou d'un fruit...

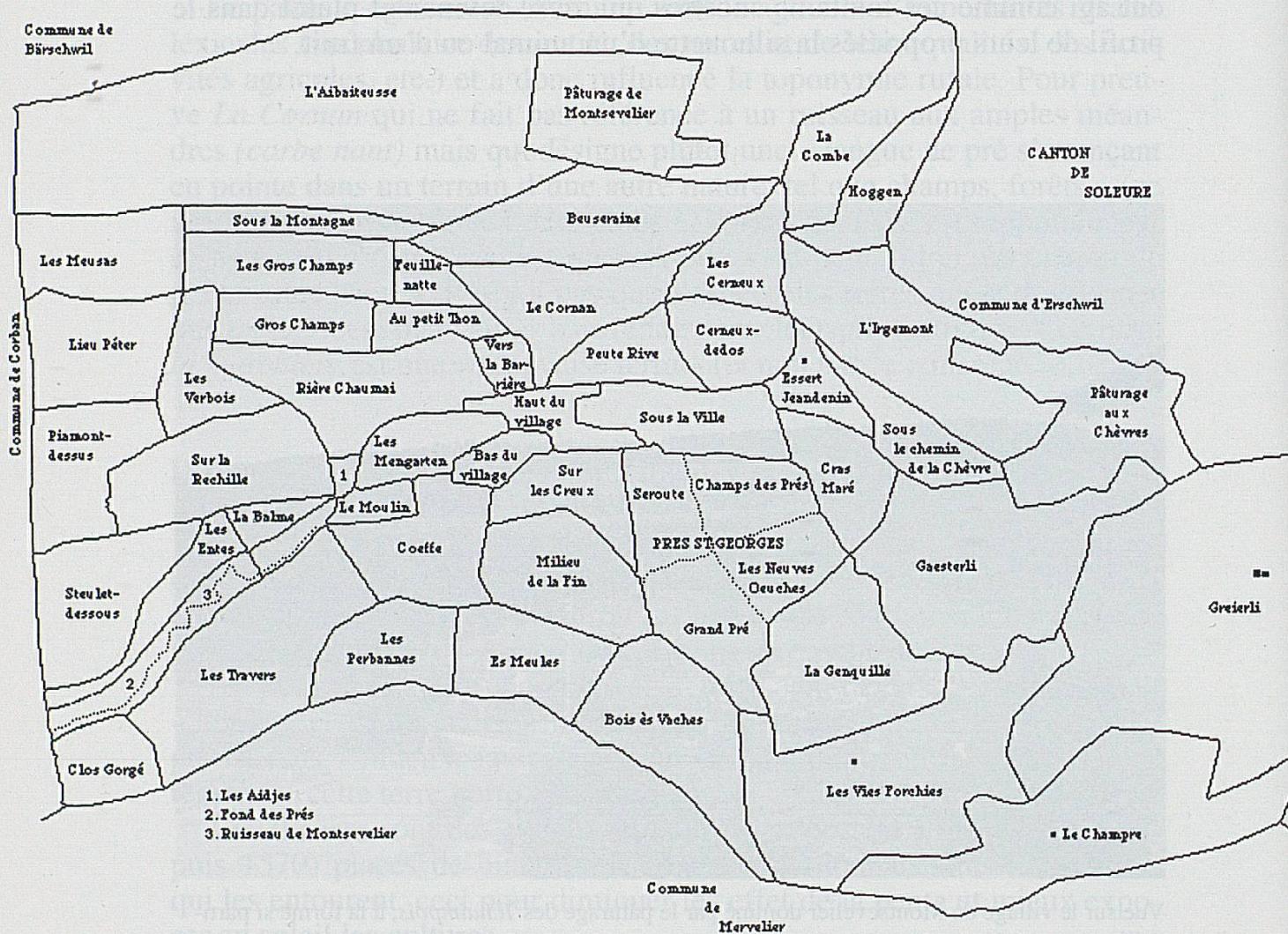


Vue sur le village de Montsevelier dominé par le pâturage des *Tchaimpois*, à la forme si particulière.

Regards sur un monde en mouvement...

Comme notre dernier exemple le prouve, la toponymie permet de saisir un monde en perpétuel mouvement. Si, par le passé, ce sont avant tout les changements de propriétaires, la modification du type de culture et d'exploitation ou encore des bouleversements historiques¹³ qui pouvaient faire disparaître un lieu-dit au profit d'un autre, les menaces sont d'une tout autre nature de nos jours.

Il y a tout d'abord les importantes mutations des structures de nos localités (création de zones industrielles ou résidentielles) qui effacent l'ancien morcellement du paysage rural, auparavant divisé en petits lopins de terres qui étaient désignés par autant de noms de lieux. Sans parler des remaniements parcellaires qui, en regroupant de nombreux champs, font disparaître tous les lieux-dits qui étaient rattachés aux anciennes propriétés et n'en conservent plus que quelques-uns pour désigner les plus grands regroupements fonciers.



Surtout, il ne faut pas oublier qu'une dimension culturelle, celle des patois jurassiens, est actuellement en voie de disparition. Dans quelques décennies, nous n'aurons plus les moyens de comprendre les toponymes basés sur des locutions patoises et nous les remplacerons naturellement par d'autres, plus immédiatement compréhensibles à nos oreilles désormais francophones.

L'intérêt actuel du public pour la signification des noms de lieux et pour le patois peut paraître étonnant au moment même où notre culture idiomatique disparaît. Il faut cependant se rappeler que notre société est de plus en plus détachée de ses racines culturelles, sociales et historiques. En compensation, les gens ont besoin de se redonner une identité et un savoir particulier, par le biais d'études et d'ouvrages historiques, afin de se doter d'une structure mentale. Au fond, nous avons tous besoin de personnes « initiées », parmi lesquelles les toponymistes, qui nous expliqueront certains noms de lieux parce que nous ne comprenons plus ces mots qui, découverts à chaque coin de rue, sentent bon notre terroir.

La toponymie, on l'a vu, ne permet pas seulement le recensement d'une multitude de lieux-dits et leur explication philologique. Elle a des rôles bien plus importants qu'elle assumera en dépassant la simple anecdote étymologique. C'est ainsi qu'elle sera utile à l'historien, à l'archéologue et au géographe en leur permettant de percevoir les mutations de l'habitat au sein d'un village, les changements dans les activités rurales ou encore la naissance d'activités protoindustrielles (tonnelier, tuiliers, moulin et meule)... Surtout, elle jouera un important rôle de mémoire en permettant la conservation d'un patrimoine linguistique et dialectal en voie de disparition. Elle offrira enfin la possibilité de garder une image de l'aspect morphologique de nos villages avant que les regroupements fonciers n'aient progressivement fait disparaître un nombre considérable de nos noms de lieux.

Nicolas Barré (Courrendlin), est professeur de français et d'histoire au Lycée cantonal, à Porrentruy.

ANNEXE

Cette annexe énumère tous les toponymes de Montsevelier que nous avons répertoriés et les classe dans des groupes en fonction de leur sens. Il s'agit donc d'une approche descriptive et purement sémantique de ces derniers.

TYPOLOGIE DES TOPOONYMES DE MONTSEVELIER

Le relief

Terrains plats

piamenat
piamont
sur la platine

Terrains en pente

la combe
sur le cras
sur les creux
en la rive

Monts, crêtes, collines

le crêt derrière la roche
lirge mont
montaignatte
rière la roche
sous la montagne
sur la creste
Grottes
la balme

Les animaux

Animaux domestiques

bôs es vaitches
en cras de fels
la chèvre

Animaux sauvages

la taichenière

Insectes et petites bêtes

au petit taon

Batraciens

lai beuseraine

L'eau

Ruisseaux

es grands champs sur le
biel
le biel
ruisseau de Montsevelier

Mares, étangs

clos sur le vivier

Canaux, fontaines

chemin des brocques
clos es chenaux
prés de la fontaine

Les activités rurales, l'agriculture

Défrichements

essert erriat

essertelat
novlé
vieil essert

Haies et clôtures

aidges
botschets
clos de aige
les aidges
vers la bailiege
vers la barrière

Prairies et pâturages

au bruë
cerneux dedô
champrin
closure
cornat du neuf pré
derie tchaumai
fonds des prés
grand pré
haut de la fin
la languematte
lai cornan
le champre
le pré du milieu
les cerneux
les obermattes
les travers
milieu de la fin
pâturage de Montsevelier
prés Saint-Georges
prés, gros champ rièr le
motier
ronds prés
sur le pré
sur les clos
vieux prés

Champs

champs des prés
champs qui montent
corteran
courbes champs

es grandes royes
finage devant les champs
gros champs
sur le rang

Jardins et œuches

clos leuchu
les neuves œutches
les oeuchattes

Vergers, arbres fruitiers

l'arbre-épine
la pommerate
grand poirier
les antes
rièr le verger
verguélat

Les activités rurales

en serouete
sur les auges
au vion
en la pran
marchiere
fenatte

Les terres

Terres graveleuses et pierreuses

Sur la rechille

Terres humides, marécageuses

Les borbets (ou la gasse)
La marchière

Terres bien exposées

en chauderette

Terres de mauvais rendement, difficiles d'exploitation, mal exposées

la puatte
peu clos

peute rive
louvière (?)

Activités « industrielles »

à tieuffe
es meules
la teinture
la tuilerie
le moulin

Sobriquets

corna Genéry (?)
cornat chez Paulet
doz chez Baîche (?)
en cornat chez l'Patra
la Jenquille (?)
lieu Pêtre
œuches chez Yades
pré Belle Marie
en la fanne
sur chez Hellet (?)
pré macatte

La forêt

Arbres et bois

â varbôs
entre les toyers
noirbois
toyers en mé
en feuillenatte

Bâtiments et constructions

en la maisonnette

Exploitation de la forêt

les aibaiteusses
prés de etelles

Toponymes d'origine ecclésiastique

chaiverie
champ de la claverie
clos en cinq
dos la deute
pré au chire
rière le motie
doz la crousatte

Titres de propriété

Titres de propriété

au bourgeois
Montsevelier

Chemins, routes et sentiers

champs de la vie
la gasse
la vie di bô
les vies fortchies
sur la vie de Bâle

Patronymes

au Kœutelat
clos Gorgé
cras Gelin
crât Maré
essert Beuglet
piamont Steullet
pré Ganguel (?)
sur Monnin
essert Jeandelin (?)
l'essert Bernet

Divers

courtine
dessous le village

chu lai velle
clos la mort
en la quatte
la roche en erod
les perbonnes
les meusas
pré du tabac

Lieux-dits non expliqués

an huet tag
au léreux
au mergé (ou tevet)

chaibienat
champs lièvre
clos loutré
clos pellet
en coischterlet
es mengarte
es quatre coups de faulkx
la combe des choses
la teulse
le greierlet
le hut
memoindre
pré bonjour
pré boret

NOTES

¹ « L'onomastique (toponymie et anthroponymie) continue de rencontrer une certaine réserve dans les milieux universitaires, ceux-ci la considérant volontiers comme dépourvue de méthode scientifique. De fait, trop de travaux accomplis par des amateurs sont livrés au grand public, toujours avide d'étymologies. Or les matériaux que traite l'onomasticien sont des mots : ils exigent donc de sa part une double formation : celle d'un linguiste et d'un philologue, mais aussi, parce qu'ils sont les témoignages d'un passé révolu, celle d'un historien. » Olivier Guyotjeannin, « Sciences auxiliaires de l'histoire médiévale », *L'Histoire médiévale en France. Bilan et perspectives*, Paris, Seuil, 1991, p. 491.

² Pierre Chesseix, *L'Origine et le sens des noms de lieux*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1945. Cet ouvrage, bien que réédité à plusieurs reprises, n'est malheureusement plus disponible en librairie.

³ Un exemple révélateur est celui du rocher qui se trouve non loin de Martigny : les premiers cartographes, lorsque des gens du lieu leur décrivent cet à-pic, crurent entendre la dénomination d'un endroit qui offrait une belle vue panoramique. Ils le nommèrent alors la *Pierre à Voir*. En fait il s'agissait du mot patois *Pierravoi*, transformation du latin *petra acuta*, « pierre pointue, aiguë »! De telles erreurs de transcription se retrouvent également dans de nombreux noms de lieux de nos régions.

⁴ *Archives communales de Montsevelier*, « Vieux documents et correspondance (1726-1783-1850) ». Il ne m'a pas été possible de trouver de documents plus anciens à Montsevelier dont les archives communales sont, comme la plupart d'ailleurs de nos fonds communaux, pauvres.

⁵ Voici les références des principaux fonds archivistiques consultés lors de ma recherche : A 37, *Collegium Societatis Jesu* ; A 55, *Grandisvallense Monasterium* ; B 135, *Bereinen, und Renovationen insgemein* ; B 229, *Ländständischer Matricul* ; B 239, *Lehen, die Gemeine, auch fürstlich- und gemeine Gütere* ; Cod 433, *Urbaire*. J'ai trouvé dans ces différents fonds plusieurs milliers de mentions de toponymes de Montsevelier, celles-ci se répartissant chronologiquement de 1342 à 1791.

⁶ Il devient rare de rencontrer des personnes pouvant situer les noms de lieux – ne serait-ce que les plus importants – de leur village. En effet, la plupart des habitants ne retiennent que les dénominations de leurs propres possessions.

⁷ Jaccard, *Essai de toponymie*, 1906.

⁸ Bossard et Chavan, *Nos lieux-dits. Toponymie romande*, Lausanne, 1990, deuxième édition.

⁹ *Glossaire des patois de la Suisse romande*, Neuchâtel, Editions Victor Attinger, dès 1924. Volumes parus : lettres A à F.

¹⁰ Simon Vatré, *Dictionnaire des patois de l'Ajoie et des régions avoisinantes*, Porrentruy, Société jurassienne d'Emulation, 1986 (réédition de l'édition de 1947). On peut consulter également le *Dictionnaire historique du parler neuchâtelois et Suisse romand*, de Pierrehumbert (Neuchâtel, Victor Attinger, 1926).

¹¹ Pour les plus anciennes mentions des noms de villages de l'ancien Evêché de Bâle, on se reporterà à l'édition des plus anciens textes concernant notre région : Joseph Trouillat, *Monuments de l'histoire de l'ancien Evêché de Bâle*, Porrentruy, V. Michel et J. Gürtler, 1852-1867. Trouillat n'a pas toujours brillé par l'exactitude de ses transcriptions et il vaut mieux vérifier ses indications.

¹² En ce qui concerne les lieux-dits se terminant en -velier ou en -court dans le Jura, se reporter à la synthèse d'E. Schulé intitulée « Petit lexique des noms de lieux », in *Panorama jurassien. Portraits du Jura*, Porrentruy, Société jurassienne d'Emulation, 1979, Vol. I, p. 209-211.

¹³ Exemple : les jésuites de Porrentruy avaient des terres à Montsevelier, appelées *Terres des pères jésuites*, qui allaient perdre leur nom après que cet ordre eut été supprimé, à la fin du XVIII^e siècle.